

LA FEMME DETECTIVE

Grand Roman Dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

Le 20 décembre 1877, à huit heures du matin, le thermomètre indiquait six degrés au dessous de zéro.

Une légère couche de neige, tombée pendant la nuit blanchissait les toits des maisons de Paris, et craquait sur les trottoirs sous les pieds des passants.

Huit heures du matin, en plein hiver, c'est le moment où les ouvriers vont à leur travail.

Cinq gaillards marchant d'un bon pas, les mains dans les poches, la casquette sur les yeux, le bas du visage garanti par d'amples cache-nez de laine, entraient au cimetière du Père-Lachaise par la porte faisant face à la rue de la Roquette : — *La grande entrée*, comme disent les employés des pompes funèbres.

A la longue blouse blanche passée sur les vêtements de ces hommes, on les reconnaissait du premier coup d'œil pour des ouvriers maçons ou marbriers.

Devant la porte un gardien grelottant et piétinant, quoiqu'il fût protégé contre le froid par un épais manteau à double collet, surveillait deux employés qui, sous sa direction, balayaient la neige de la chaussée et jetaient du sable sur le pavé, pour éviter des accidents.

En voyant arriver les cinq ouvriers, le gardien se mit à rire.

— Comment ! vous voilà ! — s'écria-t-il. — Est-ce qu'on taavaille aujourd'hui, Cabriol ?

Les hommes s'arrêtèrent, et celui que le gardien venait d'interpeller sous le nom de Cabriol répondit :

— Travailler d'un temps pareil, monieur Pascal ? — Ça ne serait pas à faire ! Ah ! non, par exemple ! ! — Le ciment gèlerait dans l'auge, et le ciseau resterait collé aux doigts.

— Alors, que diable venez-vous chercher par ici ? ...

— Nous venons étendre des paillasons sur les travaux et mettre les outils à l'abri... — La neige tombera dru tantôt.

— Allez, mes braves... — Moi, j'ai l'onglée et je rentre me chauffer un brin en attendant l'arrivée des premiers corbillards.

Le gardien donna quelques ordres aux balayeurs qui continuaient la besogne en s'arrêtant toutes les trois secondes pour souffler sur leurs doigts, puis il regagna la loge chauffée outre mesure par un petit poêle de fonte bourré de charbon de terre et ronflant ainsi qu'une énorme toupie.

Les ouvriers reprirent leur marche.

Tout le monde connaît le cimetière du Père-Lachaise, cette grande nécropole désignée par les *Guides des Voyageurs* comme une des principales curiosités de Paris.

Qui n'a visité ce champ du repos, divisé, par des grilles de fonte ou des palissades de bois, en compartiments innombrables dont chacun renferme un tombeau ?

Autour des tombeaux, beaucoup d'immortelles, de fleurs vivaces ou des lierres sombres, des ifs au feuillage mélancolique, des arbustes fanés de toute sorte s'entremêlant et formant des massifs.

Le Père-Lachaise, sous la couche de neige tombée pendant la nuit, était singulièrement pittoresque et mélancolique.

Un linceul d'une blancheur immaculée couvrait le séjour de la mort.

Les arbres dépouillés de leurs feuilles étendaient au-dessus des tombes leurs branches appesanties par le givre.

Un grand silence régnait dans l'enceinte du cimetière.

Les rouges-gorges, les rossignols de muraille et les roitelets les plumes hérissées voltigeaient sans pousser un cri parmi les arbres à feuillages persistants, ou bien exploraient les lierres des tombes, cherchant les larves cachées et les insectes engourdis.

A cette heure matinale, pas un promeneur n'arpentait les avenues, pas un être vivant ne venait s'agenouiller et prier devant un tombeau...

Nous nous trompons...

Il y en avait un... un seul.

C'était un homme de cinquante ans environ qui venait d'arriver, une couronne à la main, et qui suivait la grande allée conduisant à la chapelle située tout en haut du cimetière.

Cet homme, de moyenne taille, avait la partie inférieure du visage enfouie dans un cache-nez à petits-carreaux blancs et noirs.

Un chapeau bas de forme et à larges ailes jetait son ombre sur les joues.

Le personnage qui nous occupe portait un large pardessus doublé et garni de fourrures.

Il marchait lentement et s'arrêtait de temps à autre pour jeter un regard scrutateur autour de lui.

Les cinq ouvriers que nous avons vus faire une courte halte près de la grille d'entrée en échangeant quelques mots avec le gardien avaient pris l'allée de droite, celle qui passe devant le tombeau célèbre d'Abélard et d'Héloïse.

L'homme que le gardien avait nommé Cabriol était le contremaître de la maison pour laquelle ses compagnons travaillaient.

Il marchait en tête et les autres suivaient à la file indienne.

Brusquement, il s'arrêta en face d'un grand tombeau de style gothique dont une porte de bronze, trouée seulement d'un trèfle à hauteur d'homme, fermait l'entrée, et il fit entendre une sourde exclamation (1).

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'ouvrier qui venait immédiatement derrière lui.

Le contremaître étendit la main vers le sol.

— Regarde... dit-il d'une voix émue.

Une large tache d'un rouge sombre souillait la neige à ses pieds.

— Tonnerre ! reprit l'ouvrier, qu'est-ce que c'est que ça ? On croirait du sang.

— Et on aurait raison de le croire... répliqua vivement Cabriol ; c'est du sang. Mais d'où vient-il ?

Un troisième ouvrier s'était rapproché de la porte du tombeau.

— Ça vient de là-dedans ! s'écria-t-il en désignant le seuil de marbre noir où se voyait une trainée de sang coagulé.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmurèrent deux ou trois hommes.

— Je veux bien que le diable m'emporte si je m'en doute, mais nous allons tâcher de le savoir.

(1) Au Canada, on appelle ce genre de tombeau un caveau

Cabriol, qui venait de parler, se haussa sur la pointe des pieds et approcha ses yeux du trèfle pratiqué dans la porte de bronze.

— Voyez-vous quelque chose ? demandèrent des voix curieuses.

— Non, rien...

— Ça sort bien de là, cependant...

— Oui, mais d'où je suis je n'aperçois que la muraille d'en face... peut-être d'un autre côté y aurait-il moyen...

— Cherchons.

En disant ce qui précède, les ouvriers se mirent à faire le tour du monument.

Ce monument, assez élevé et de dimensions importantes, occupait un espace superficiel de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze pieds carrés.

Les murailles latérales étaient, ainsi que la porte, percées de trèfles à jour, mais ces trèfles se trouvaient à une trop grande hauteur pour qu'il fût loisible d'y atteindre, eût-on la stature d'un géant.

Il était possible, d'ailleurs, et même facile, de tourner la difficulté. Faites-moi la courte échelle, comanda Cabriol.

Un des hommes, que la curiosité surexcitait, s'empressa de s'adosser à la muraille et joignit ses mains sur ses cuisses.

Le contremaître posa le pied gauche sur cette échelle improvisée et, se hissant par une impulsion vigoureuse, atteignit le trèfle dont il saisit l'un des ornements en relief, se maintint debout à un mètre d'élévation, et passa sa tête par l'ouverture.

On l'entendit pousser une sourde exclamation.

Il se rejeta vivement en arrière et retomba sur le sol, pâle comme un mort : ses lèvres tremblaient ; son visage exprimait l'effroi.

Les ouvriers l'entourèrent aussitôt et, à la vue de son effarement manifeste, se sentirent pris d'une épouvante instinctive.

La peur est au plus haut point communicative.

Ils avaient peur sans savoir pourquoi.

L'un d'eux demanda d'une voix mal affirmée.

— Enfin, voyons, qu'est-ce qu'il y a là-dedans.

— Une femme... répondit Cabriol.

— Une femme !... — répétèrent les quatre ouvriers.

— Oui.

— Vivante ? ...

— Morte !... Assassinée !

Ce dernier mot surexcita jusqu'au paroxysme l'émotion et la terreur.

Les hommes jetaient autour d'eux des regards inquiets, comme si quelque péril invisible les avait menacés.

Cabriol fut le premier à reprendre son sang-froid.

— Vite ! vite ! — dit-il. — Il faut tirer au clair cette effrayante histoire où je ne vois goutte ; mais d'autres yeux, peut-être, y verront mieux... — Que l'un de vous aille prévenir le gardien en chef... Nous resterons là, en l'attendant...

— J'y vas... — répondit le plus jeune des ouvriers.

Et il prit sa course pour se rendre chez le gardien en chef, ou le conservateur, dont les bureaux se trouvent à droite de la grande entrée, près du cimetière des Juifs.

Il allait d'un si bon train, les coudes au corps, ménageant son haleine, qu'en moins de cinq minutes il atteignit sa destination.

Tout en courant, il se répétait :

—Quelle aventure, mon bon Dieu !! quelle aventure !!

II

Les trois ouvriers et le contremaître battaient la semelle en face de la porte de bronze, en attendant le retour de leur camarade en compagnie du gardien.

—Une femme assassinée là-dedans ?—dit l'un d'eux. —Ça n'est pas facile à comprendre !

—Comment expliquer cela ?—demanda le second compagnon.—J'ai beau chercher, j'y perds mon latin...

—Peut-être n'y a-t-il point d'assassinat,—dit le troisième.—Cette femme a pu entrer hier dans le monument pour prier, glisser sur les dalles, tomber, se blesser à la tête et s'évanouir.

—C'est impossible.—répliqua le contremaître.

—Pourquoi ?

—Parce que, dans ce cas, la clef serait à la serrure et rien ne nous empêcherait d'ouvrir la porte.

—C'est juste.

—Nous sommes en présence d'un crime, ça ne me paraît pas douteux... De reste, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

En ce moment, le personnage que nous avons vu franchir le seuil du cimetière vêtu d'un long pardessus garni de fourrures et son chapeau à larges bords rabattu sur les yeux parut à l'extrémité du sentier conduisant au tombeau qui nous occupe.

Il tenait toujours à la main sa couronne d'immortelles.

En apercevant les ouvriers, il tressaillit légèrement, fit halte, sembla chercher une tombe parmi celles qui l'entouraient, en avisa une au-dessus de laquelle se trouvait un porte-couronnes, s'en approcha, fit glisser son *pioux souvenir* sur la tringle protégée par un petit toit de zinc, se servit de son mouchoir pour chasser la neige qui couvrait la pierre, et s'agenouilla.

Un des ouvriers le remarqua.

—Mazette ! s'écria-t-il, en voilà un qui est matinal et qui ne craint guère le froid !

—Mon vieux, répondit Cabirol, il n'y a pas d'heure pour le sentiment et, quand on a du chagrin dans l'âme, on se fiche des intempéries !... C'est peut-être un brave homme qui pleure son fils ou sa fille...

—Ou qui a perdu sa femme...

—Tout est possible, sauf que ça soye sa belle-mère, auquel cas il ne prierait point sur la tombe...

—A moins qu'il ne demande à la défunte de ne pas revenir...

Cette facétie, quoique d'un indiscutable mauvais goût, surtout dans un cimetière, obtint un succès de rire, tant il est certain que les belles-mères sont généralement mal appréciées.

Ce rire fut interrompu par un bruit de voix et de pas rapides.

—Bien sûr, voilà Pitou qui revient avec le gardien en chef... fit Cabirol.

Il ne se trompait point.

Le gardien du Père-Lachaise, suivi de trois gardiens et de deux employés, arrivait en effet au pas de course.

—C'est là-bas, monsieur... lui dit Pitou en désignant l'endroit où les marbriers attendaient.

L'homme à la couronne d'immortelles paraissait absorbé dans sa prière et dans ses regrets.

Peut-être l'était-il moins en réalité qu'en apparence, car, en attendant parler et marcher, il tourna vivement la tête et jeta un coup d'œil derrière lui.

A la vue des arrivants, une poignante inquiétude se peignit sur son visage ; il laissa passer les nouveaux venus, puis il se leva, et d'une marche lente, comme s'il obéissait malgré lui à une attraction irrésistible, il se dirigea vers le tombeau que l'on entourait.

Au moment où il n'avait franchi tout au plus que le

premier tiers du chemin, le gardien penché vers la large tache rouge maculant la neige, s'écriait :

—C'est bien du sang...

Il ajouta, en s'adressant au contremaître :

—Et vous avez vu le corps d'une femme à l'intérieur ?...

Cabirol salua et répondit :

—Oui, monsieur le gardien... un camarade m'a fait la courte échelle, et j'ai regardé par un des tréfles du mur latéral.

—Je sais... je sais...

—La pauvre femme est étendue sur le dos, son corps en travers de la porte.

—Messieurs, dit le gardien d'une voix que l'émotion rendait tremblante, depuis vingt-cinq ans que je suis ici, investi des mêmes fonctions, aucun fait aussi surprenant ne s'est produit dans l'enceinte du Père-Lachaise !! Un accident me paraît inadmissible, donc un crime a été commis... un crime étrange, mystérieux, inexplicable... J'aurais certainement le droit d'ouvrir ou de faire ouvrir immédiatement cette porte, mais je trouve plus correct de n'agir qu'en présence du commissaire de police... Il ne tardera guère du reste, car, aussitôt averti de ce qui se passait, je l'ai envoyé prévenir...

—Pas d'ordres à nous donner, monsieur le gardien en chef ? demanda l'un des employés.

—Si. En attendant l'arrivée du commissaire, nous devons songer aux mesures à prendre pour opérer la levée du corps. Allez avec deux employés chercher un brancard.

—Il suffit, monsieur.

L'employé s'éloigna.

—Nous n'avons pas les clefs de ce tombeau... reprit le gardien en chef ; il faudrait se procurer un outil pour faire sauter la serrure.

—Je trouverai tout ce qu'il faut au caveau que nous construisons... fit Cabirol. Je cours et je reviens.

Déjà il tournait sur ses talons. Le gardien en chef l'arrêta par ses paroles :

—Non, restez... Mieux vaut attendre les ordres du commissaire... Je crois indispensable de faire appeler un serrurier... François, allez chez Féraud, le serrurier de la rue de la Roquette, et priez-le de vous accompagner avec un trousseau de clefs et des crochets... Ne parlez de l'incident à qui que ce soit... Que Féraud ne sache pas de quoi il est question avant d'être ici... Evitons les curieux autour de nous... Rien n'est plus gênant que les importuns !... une peste !...

—Monsieur le conservateur peut être tranquille.

Et le second gardien partit dans la même direction que le premier.

—Je puis quand même, dit Cabirol, vous procurer pince et marteau... peut-être en aura-t-on besoin...

—Vous avez raison... Deux précautions valent mieux qu'une... Envoyez un de vos hommes se munir d'outils, pour le cas où nous serions obligés de recourir à un bris de serrure.

Un ouvrier sortit du groupe et prit sa course vers le caveau neuf.

—Voilà une fâcheuse aventure ! poursuivit le conservateur s'adressant aux gens qui l'entouraient, ou pour mieux dire parlant tout haut devant eux. Certes, le cimetière est bien surveillé... on fait des rondes toute la nuit, et cependant voyez ce qui arrive !... Nous n'avons à nous adresser aucun reproche, notre conscience est nette ! Ça n'empêchera pas les gens de justice de nous accuser de négligence !... Fâcheuse aventure ! bien fâcheuse !...

Si lentement que marchât l'homme à la couronne d'immortelles, il avait fini par arriver.

Il rejoignit le groupe, salua tous ceux qui le composaient et demanda d'une voix humble et d'un air timide :

—Que se passe-t-il donc ici ?

—Allons bon, un importun !... pensa le gardien en chef.

Ce qui ne l'en pêcha pas de répondre, en rendant le salut, plutôt aux fourrures qu'au questionneur lui-même :

—Il se passe une chose désastreuse, monsieur...

—Une chose désastreuse !... répéta le curieux.

—Oui, monsieur... Il s'est commis un crime cette nuit dans le cimetière du Père-Lachaise !... un cimetière si bien gardé !

—En effet, je vois sur la neige quelque chose de rouge... dit l'homme aux fourrures. Est-ce que, par hasard, ce serait du sang ?...

—Hélas ! oui, monsieur, c'est du sang...

—D'où vient-il ?

—De ce tombeau... Regardez... la traînée de sang passe sous la porte...

—Le crime aurait donc été commis de l'autre côté de cette porte ?

—Oui, monsieur, et, si le bronze était transparent, vous verriez le cadavre d'une femme étendu sur les dalles !

L'homme aux fourrures tressaillit pour la seconde fois.

Une contraction nerveuse agita les muscles de son visage.

Ses paupières s'abaissèrent sur ses prunelles, tandis que sa lèvre inférieure tremblait un peu.

Personne ne remarqua ces symptômes d'une émotion profonde.

La stupeur, le saisissement suffisaient d'ailleurs pour expliquer cette émotion.

—Le cadavre d'une femme ! ! s'écria l'inconnu. C'est bien étrange et bien horrible ! !

—Bien étrange et bien horrible, oui, monsieur... Il y a là une énigme indéchiffrable.

Cabirol intervint.

—Indéchiffrable !... répéta-t-il. Pas tant que ça, peut-être, monsieur le conservateur.

—Comment cela ?

—Il faut savoir d'abord à quelle famille appartient ce tombeau... Le savez-vous ?

Le conservateur leva les yeux vers le fronton du monument.

Aucune inscription ne se voyait sur la frise. Un écusson surmonté d'une couronne de comte, voilà tout.

—Je l'ignore en ce moment, dit-il, mais je le saurai quand je voudrai... Quel est le numéro d'ordre ?

Un gardien fit le tour de la petite construction, lut un chiffre gravé en creux dans la pierre, accompagné d'une date et de trois mots.

Il revint.

—Eh bien ? lui demanda le conservateur.

—Numéro neuf mille sept cent vingt-sept, répondit-il, 15 janvier 1853, concession à perpétuité.

—Inscrivez cela sur votre calepin ! Ces renseignements nous serviront tout à l'heure.

—C'est inscrit.

A cette minute précise arrivèrent ensemble le gardien ramenant deux employés qui portaient un brancard, et le commissaire de police accompagné de trois agents.

En voyant ces derniers l'homme aux fourrures enfonça plus encore son chapeau sur ses yeux, et se sépara doucement du groupe qui ne songeait guère à s'occuper de lui.

En même temps, de deux côtés opposés, accouraient le serrurier réquisitionné par un gardien, et l'ouvrier expédié par Cabirol à la recherche d'une pince et d'un marteau.

III

Le conservateur fit vivement quelques pas au-devant du commissaire de police, lui tendit la main et lui dit :

—Pardonnez-moi, cher monsieur Berthier, de vous avoir dérangé de si grand matin... Il y avait urgence.. Le cas est grave... très grave...

—J'ai appris par votre envoyé qu'il s'agissait, selon toute apparence, d'un assassinat, répliqua le commis saire.

—Cela me paraît certain.

—Assassinat commis dans un tombeau.

—Oui, le sang de la victime a coulé sous la porte, et le contre-maitre du marbrier Lody, à qui ses camarades faisaient la courte échelle, a vu, par un des

tréfles donnant du jour à l'intérieur du monument, le cadavre d'une femme. N'est-ce pas effrayant ?...

— Dans quelques minutes nous saurons à quoi nous en tenir. Avez-vous fait réquisitionner un serrurier ?

— Oui. Le voilà.

— Excellente précaution. Nous allons procéder séance tenante. Ah ! ah ! c'est vous, Féraud, ajouta le magistrat en s'adressant au serrurier de la Roquette.

— Moi-même, monsieur le commissaire, pour vous servir.

— Eh bien ! mon ami, ouvrez ce tombeau.

— On va faire son possible, monsieur le commissaire.

Le serrurier s'approcha de la porte de bronze, choisit un des passe-partout composant le volumineux trousseau qu'il tenait à la main et l'introduisit dans la serrure.

Le passe-partout ne fonctionnait pas.

Il en prit un autre.

Le petit vieillard qui, à l'approche des agents, s'était mis un peu à l'écart du groupe, regardait avec une fixité dévorante ce qui se passait.

Une agitation très vive, une anxiété voisine de l'angoisse se peignaient sur son visage.

Le commissaire dit au conservateur :

— Depuis que j'exerce, et ce n'est pas d'hier, je n'ai rien vu qui parût de prime abord plus étrange.

— N'est-ce pas ?

— Mais il faut se souvenir de la fable des bâtons flottants, vous savez :

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

— Peut-être trouverons-nous une explication toute naturelle à ce qui nous semble stupéfiant.

Le conservateur secoua la tête.

— Ça m'étonnerait, murmura-t-il.

— Moi aussi, mais tout est possible. La femme que vous croyez morte peut n'être qu'évanouie, et dans ce cas les éclaircissements ne se feraient point attendre.

— C'est juste...

Après une demi-douzaine d'essais infructueux, le serrurier fit un geste de dépit.

— Ces passe-partout ne vont pas !... s'écria-t-il.

— Essayez encore...

— J'essayerais pendant une heure sans arriver à rien... Je jurerais qu'on a enfoncé dans la serrure un clou ou tout autre corps dur pour immobiliser le pêne et empêcher par conséquent d'ouvrir le tombeau.

— Il faudrait nous en assurer, afin que je consigne le fait sur mon procès-verbal.

— Je m'en assurerai, monsieur le commissaire, en démontant la serrure, mais il s'agit d'ouvrir avant tout, et je ne puis ouvrir qu'en faisant une pesée sur la serrure et la muraille...

— Faites cette pesée.

— Il faudrait une pince et un ciseau.

— Voici les objets... dit Cabriol, en présentant les outils qu'il avait envoyé chercher.

Le serrurier les prit et se mit au travail sur-le-champ.

Ce travail était rude.

Ce ne fut qu'après de longs efforts, et grâce à l'aide de deux marbriers, qu'il parvint à faire sortir le pêne de la gâche.

— Ouf ! dit-il en s'essuyant le front. C'est fait...

Le commissaire, à son tour, s'approcha et voulut ouvrir la porte.

Sous sa pression, elle ne céda que de trois ou quatre centimètres.

— Il y a un obstacle à l'intérieur, s'écria-t-il. On croirait que quelqu'un résiste.

— C'est le corps, répliqua le contremaître Cabriol. Il est couché juste en travers.

Deux agents appuyèrent de toutes leurs forces sur les panneaux de métal et la porte céda lentement, repoussant en effet le corps de femme étendu sur les dalles.

Le commissaire entra le premier.

Le conservateur le suivit.

Toutes les têtes se penchèrent pour voir à l'intérieur.

Quelques curieux essayèrent même de franchir le seuil du tombeau.

L'homme au pardessus garni de fourrures s'était rapproché et se trouvait au premier rang.

A l'aspect du cadavre, son visage se décomposa et un frisson courut sur sa chair.

En ce moment, le commissaire de police se redressa et dit :

— Je prie les témoins de rester au dehors... Messieurs les agents, ne laissez entrer personne...

Il fallait obéir.

Les curieux reculérent.

Le conservateur s'était penché vers le corps déjà raidi.

— La malheureuse n'est pas évanouie... fit-il après un moment d'examen, elle est morte, et morte assassinée... Voyez...

Du doigt il montrait une profonde blessure au cou, blessure dont la teinte bleuâtre tranchait sur la blancheur livide de la peau.

— C'est avec un poignard qu'on a tué cette femme... dit le commissaire.

— Et l'assassin a frappé plus d'une fois... reprit le conservateur ; voilà, sous le sein droit, une flaque de sang coagulé.

— Le crime est manifeste... Je dois à l'instant envoyer prévenir le parquet et réclamer la présence du procureur de la République, d'un juge d'instruction et du chef de la sûreté.

— Opérez-vous immédiatement la levée du corps ? demanda le conservateur.

— Je m'en garderai bien !... S'il restait une espérance quelconque de rappeler la malheureuse à la vie, je la ferais emporter pour lui prodiguer des soins, mais il n'y a rien à tenter avec un cadavre refroidi depuis des heures... Laissons le donc où il est... J'expliquerai au procureur de la République la position exacte qu'il occupait.

— Il va falloir occuper la porte ?...

— Certes !... Et je placerai en sentinelle deux agents, auxquels je vous prierai d'adjoindre deux de vos gardiens...

— Je mets tout mon personnel à vos ordres...

Le commissaire sortit...

— Brigadier Lannoy ?... dit-il à un sergent de ville.

— Mon commissaire ?

— Laissez ici deux de vos hommes, qui resteront en faction près de cette porte avec des gardiens du cimetière... La consigne est que personne, sous quelque prétexte que ce soit, ne puisse s'approcher du tombeau... Qu'on tienne les curieux à distance !...

— Suffit, mon commissaire.

— Vous irez vous-même, tout à l'heure, porter au parquet une lettre que monsieur le conservateur voudra bien me permettre d'écrire dans ses bureaux.

— Cher monsieur Berthier, mon cabinet et tout ce qu'il renferme est à votre disposition.

Le commissaire se tourna vers les cinq ouvriers et le serrurier :

— Quant à vous, messieurs, leur dit-il, j'ai besoin de prendre vos noms, vos adresses et, l'éveil ayant été donné par vous, il est nécessaire que vous soyez entendus comme témoins... Veuillez donc me suivre cher M. le conservateur, ou vous attendrez l'arrivée des membres du parquet. Nous sommes en présence d'un crime abominable et inexplicable... Le devoir de chacun de vous est de venir en aide aux recherches de la justice, dans la mesure de vos moyens...

La température rigoureuse rendait, nous le savons, tout travail impossible.

En outre, la curiosité des ouvriers était surexcitée.

En conséquence, ils ne demandaient pas mieux que d'assister aux débuts de l'enquête et peut-être, si on ne leur avait point imposé, l'auraient-ils sollicité comme une faveur.

— Fermez, ou du moins repoussez cette porte... ordonna le commissaire à un agent qui s'empressa d'obéir.

— Enlèverai-je la serrure pour en visiter l'intérieur ? demanda le serrurier.

— Non. Laissez provisoirement les choses en place. Nous aviserons plus tard.

Tout en disant ce qui précède, le commissaire jetait un regard autour de lui et comptait les assistants.

— Quand je suis arrivé, — dit-il à Cabriol, — n'y avait-il point parmi vous un monsieur coiffé d'un large chapeau et vêtu d'un paletot garni de fourrures ?

— Si, monsieur le commissaire, — répliqua le contremaître.

— Qu'est devenu ce monsieur ?

— Il vient de partir...

— C'est fâcheux...

— Monsieur le commissaire, il n'avait rien vu, étant arrivé après la découverte du cadavre pour nous questionner... il restait là en flaneur, histoire de se balader un peu...

— C'est bien... Venez, messieurs.

— Nous allons mettre de la paille sur des travaux commencés et interrompus, — répondit Cabriol, — et nous vous rejoindrons...

— Faites vite...

— Ça sera l'affaire de dix minutes.

Le contremaître s'éloigna rapidement avec ses hommes, tandis que le commissaire et le conservateur descendaient aux bureaux tout en causant, suivis du brigadier, des sergents de ville, du serrurier et de deux ou trois gardiens.

Le conservateur introduisit dans son cabinet le commissaire de police, l'installa devant son bureau et mit à sa disposition encre, plume et papier.

Cinq minutes après la lettre était écrite.

Le commissaire appela le brigadier des sergents de ville et lui dit :

— Voici une lettre pour le parquet.

— Bien, mon commissaire.

— C'est très pressé...

— Je marcherai au pas gymnastique.

— Vous n'iriez pas assez vite... Prenez une voiture et tâchez que le cheval soit bon...

— Il le sera, mon commissaire... J'ai servi dans les cuirassiers... Je me connais en poulets d'Inde...

IV

Le brigadier des sergents de ville sortit du cabinet du conservateur et se dirigea vers la station de voitures qui se trouve à côté de la grille du Père-Lachaise.

Plusieurs fiacres venaient d'arriver.

L'ex-cuirassier en découvrit un dont le cheval lui parut solide.

Il y monta en donnant l'ordre au cocher de le conduire au Palais de Justice, et en ajoutant d'un ton impérieux :

— Vous savez, mon brave, du train, surtout ! Je suis pressé.

Tout ce qui touche à la police inspire aux cochers de fiacre sinon une vive sympathie, du moins une respectueuse terreur, et pour cause.

Le cocher qui nous occupe fouetta son bidet, qui partit au grand trot dans la direction indiquée.

Laissons la voiture rouler vers le Palais de Justice et prions nos lecteurs de nous suivre dans un autre quartier de Paris, le même jour, à sept heures du matin, par conséquent avant l'arrivée des cinq compagnons marbriers au cimetière du Père-Lachaise.

C'est à peine si les pâles chartés de l'aube naissante remplaçaient les ténèbres.

La rue Ernestine, au quartier de La Chapelle, conduit de la rue Doudeauville au boulevard Ordener.

A peu près au milieu de cette rue, se trouvait un établissement de loueur de voitures.

Un palefrenier nommé François, aux gages de M. Mathurin Binet, propriétaire de l'établissement, était dans la cour, s'occupant à nettoyer tant bien que mal les voitures rentrées pendant la nuit, et plutôt mal que bien, car l'intensité du froid ne permettait point de laver à grande eau les caisses et les trains souillés par la boue de la veille au soir, la gelée n'ayant commencé que vers minuit.

Eclairé par une forte lanterne accrochée à un poteau, il avait déjà fait la moitié de sa besogne, grattant le plus gros de la boue, secouant les paillasons, brossant les banquettes et rangeant au fur et à mesure

es coupés dont la toilette était complète sous un hanger attendant à la cour des écuries.

Il ne lui restait plus que trois voitures à préparer pour la sortie.

L'une d'elles fut amenée par lui près du poteau soutenant la lanterne, et il ouvrit la portière afin de retirer le tapis qu'il n'avait point trouvé sur le siège, ce qui constituait une infraction à la règle de la maison, les cochers devant, après avoir mis leur cheval à l'écurie, sortir ce tapis souvent mouillé par les pieds des clients et le mettre sécher au grand air.

Des que la portière fut ouverte, le palefrenier jeta un coup d'œil à l'intérieur et recula en poussant un cri d'épouvante.

Le patron, Mathurin Binet, descendait en ce moment de chez lui pour procéder à une inspection matinale, il entendit ce cri, accourut et vit son palefrenier, pâle, tremblant, les yeux hagards, s'appuyant au poteau pour se maintenir debout.

—Qu'y a-t-il donc, François ? lui demanda-t-il. Est-ce que tu sors de chez le mastroquet ?... Est-ce que tu es déjà dans les vignes ! Saperlipopette, mon garçon, ce serait commencer de bon matin !...

François, pris à la gorge par l'épouvante, était incapable d'articuler un mot.

Pour toute réponse, il étendit la main du côté de la portière ouverte.

Les yeux de Binet suivirent le geste.

A son tour il pâlit visiblement mais, conservant son sang froid mieux que le palefrenier, il avança au lieu de reculer, et se pencha vers l'intérieur du coupé.

Sur le coussin, affaissé dans l'angle gauche, se trouvait un corps humain raidi et sanglant.

—Tonnerre du diable ! s'écria Binet, je n'ai point la berlue ! c'est un homme assassiné !...

La femme du loueur arrivait sur le seuil de la maison, apportant du grain à ses poules, et deux cochers entraient dans la cour pour prendre leur service.

Ils entendirent les paroles du patron.

—Un homme assassiné ! répétèrent-ils tous les trois en s'approchant de la voiture. Pas possible !

—Regardez ! répliqua Binet en montrant le cadavre.

—Il faut aller prévenir au poste de la rue Doudeauville... dit la femme.

—Et amener le commissaire... ajouta l'un des cochers.

—Filez vite ! commença Binet en s'adressant aux deux hommes. Vous Cambon, au poste, et toi, Richaud au commissariat...

—Oui, patron...

Les cochers détalèrent afin de s'acquitter de leur double mission.

La femme du loueur regardait le cadavre avec une curiosité pleine d'effroi.

—Qui conduisait cette voiture ? lui demanda Binet.

—Quel numéro ?

—5,583.

—Alors, c'est Cadet... Il faut qu'il arrive ici vivement... François, va le chercher au galop...

—Oui, patronne... répondit le palefrenier un peu remis de sa frayeur.

—Et pas un mot de ce qui se passe ! ajouta Binet. Si la nouvelle était ébruitée, nous aurions avant un quart d'heure tout le quartier chez nous...

—Entendu, patron, je serai muet...

Et François s'élança dehors pour aller chercher le cocher qui conduisait la veille la voiture 5,583.

—En voilà une affaire ! dit Binet à sa femme. Un homme assassiné là dedans ! La chose est manifeste, et c'est tout au plus cependant si je puis y croire !... Cadet n'a donc rien vu ?... rien entendu ?...

—Ça n'est pas étonnant... Il devait être gris, comme toujours !... répliqua la femme.

—Et nous allons avoir chez nous la justice, tout le bataillon !... C'est ça qui sera peu drôle...

—Qu'est-ce que tu veux ?... Il faut se faire une raison, puisque c'est inévitable... Voici déjà du monde...

Des sergents de ville accouraient, sous la conduite de leur brigadier.

Celui-ci donne une poignée de main au loueur en s'écriant :

—Ah ça ! voyons, Binet, est-ce vrai ce qu'on vient

de nous dire ?... Vous avez trouvé un homme assassiné dans une de vos voitures ?

—Oui, brigadier Fontaine... Le voilà, regardez...

Le brigadier s'approcha du coupé et regarda en fronçant le sourcil et en mordant sa longue moustache grise.

—Diable ! diable ! dit-il ensuite, ça va faire un tapage de tous les diables ! ! Une réclame à votre établissement, mon vieux Binet.

—Réclame dont je me passerais bien.

—Vous avez envoyé chez le commissaire ?

—Oui, et chez Cadet qui conduisait la voiture cette nuit...

—Ah ! c'est Cadet ! ! Eh bien ! il vous fait de jolis cadeaux ce cadet-là ! ! Fallait-il que le matin soit pochard pour rentrer sans s'être aperçu qu'il ramenait dans son berlingot un homme suicidé ou assassiné ! ! Y a-t-il eu suicide ou assassinat ? Ce sera sans doute facile à tirer au clair, mais il me semble que M. le commissaire tarde bien.

—Le voici... répondit le loueur.

Le commissaire du quartier entra en effet dans la cour avec son secrétaire.

Il salua les personnes qui venaient de se découvrir devant lui et, s'adressant au brigadier, demanda :

—Un crime ?

—Oui, monsieur le commissaire... Le cadavre est là...

—Dans cette voiture... ajouta Binet. Mon palefrenier l'a vu le premier en ouvrant la portière pour nettoyer.

Le magistrat s'approcha et regarda longuement l'homme dont la tête livide penchait sur l'épaule gauche.

De larges plaques de sang caillé couvraient les vêtements de la victime.

Le pardessus de couleur brune était déboutonné.

Le commissaire l'écarta tout à fait et découvrit une redingote noire, également déboutonnée, laissant voir un gilet ouvert sur une chemise tachée de sang.

—Ce n'est point un suicide, c'est un assassinat... dit-il après quelques instants d'attention soutenue. Ma mémoire ne me rappelle quoi que ce soit de semblable !... Le cocher qui conduisait cette voiture ne s'est-il donc aperçu de rien ?

—Evidemment, monsieur... S'il s'était aperçu de quelque chose, il aurait fait sa déclaration...

—C'est bien singulier, et j'ajouterai bien invraisemblable... Où demeure le cocher ?

—Impasse Doudeauville, pas loin d'ici...

—Il faudrait l'envoyer chercher...

—C'est fait... J'ai expédié le palefrenier chez lui... il arrivera d'un moment à l'autre...

—Bien..., Monsieur Binet, j'ai besoin d'une voiture ; pouvez-vous me faire atteler une des vôtres ?...

—Parfaitement, et je ne demande pour cela que cinq minutes.

Le loueur courut aussitôt à l'écurie d'où il fit sortir son meilleur cheval, qu'il garnit rapidement et qu'il attela lui-même au plus léger de ses coupés.

Pendant ce temps le commissaire s'était approché du brigadier et lui avait dit à voix basse :

—Il ne faut pas que le cocher qui conduisait cette voiture entre ici... Donnez l'ordre à deux hommes de l'attendre au dehors et de le conduire sans bruit et sans scandale au poste de la rue Doudeauville où il restera à ma disposition.

—Suffit... Ça sera fait en douceur.

Le brigadier transmit à deux sergents de ville la consigne qu'il venait de recevoir, et revint auprès du commissaire.

Celui-ci reprit :

—Vous, Fontaine, vous allez monter dans la voiture qu'on attelle et qui vous mènera au Palais de Justice... Vous verrez le commissaire aux délégations judiciaires, vous lui apprendrez ce qui se passe et vous ajouterez que je réclame ici sa présence immédiate et celle des magistrats nécessaire. Le crime vaut la peine qu'on se hâte !... Ne perdez pas une minute.

—Ni une minute, ni une seconde ! répondit le brigadier, vigoureux gaillard d'une cinquantaine d'années, esclave du devoir mais bon enfant dans l'exer-

cice de ses fonctions, très estimé et très aimé dans le quartier Doudeauville.

Binet avait fini sa besogne.

—M. le commissaire, dit-il, Cocotte est attelée, et voilà Cambon qui vous conduira.

V

Le cocher était déjà installé sur son siège.

—Ce n'est pas moi qui me servirai de la voiture, répliqua le commissaire. C'est Fontaine.

Le brigadier monta dans le coupé.

En ce moment le palefrenier François franchissait le seuil de la cour.

Il était seul.

—Eh bien ? lui demanda le loueur étonné, et Cadet ? Est-ce que tu n'as pas trouvé Cadet ?...

—Si, patron... répondit François tout penaud.

—Pourquoi ne l'as-tu pas ramené ?

—Patron, je le ramenaiss... Je l'avais éveillé en tambourinant à grands coups de poing sur sa porte, car il dormait comme une souche... Je l'avais fait habiller bon train, et il grognait... Fallait l'attendre grogner !... Mais tout en grognant, il venait.

—Eh bien ?

—Eh bien ! en arrivant au coin de notre rue, à cinquante pas de la porte, deux gardiens de la paix l'ont prié très poliment d'aller avec eux au poste, et comme il répliquait qu'il n'avait rien à voir au poste, ils l'ont pris par le bras, mais en douceur, et l'ont emmené. Il avait l'air hébété d'un homme à qui l'on fait une farce de funiste et qui n'y comprend rien.

—C'est bien... dit le commissaire. Vous ne lui avez point parlé de ce qui se passait ici ?

—Je m'en serais bien gardé, monsieur, le patron me l'ayant défendu.

Je lui ai dit tout simplement qu'on le demandait à la maison, et pas autre chose...

—C'est au mieux... Maintenant, mon garçon, ouvrez la grande porte de la cour.

François s'empressa d'obéir.

Le commissaire fit à voix basse une dernière recommandation au brigadier Fontaine, et la voiture partit bon train.

Le palefrenier ne mentait pas en affirmant qu'il n'avait rien dit, et cependant on savait déjà dans le quartier qu'il se passait quelque chose d'anormal chez le loueur de la rue Ernestine.

On ne précisait rien, mais le champ des suppositions était vaste.

On avait vu passer le commissaire de police accompagné de son secrétaire et se disposant, par conséquent, à verbaliser.

On avait vu courir des agents.

On avait vu le cocher Cadet emmené au poste.

Bref, à tout hasard, on parlait d'un crime dont on ignorait la nature, mais qui devait être épouvantable, et la foule s'amassait dans la rue en face de la maison de Mathurin Binet.

Plusieurs personnes voulurent même entrer dans la cour au moment où en sortait le coupé conduisant le brigadier Fontaine. Le commissaire fit un signe et les sergents de ville refoulèrent les indiscrets au dehors.

—Faites fermer la porte, je vous prie, M. Binet... commanda le magistrat.

—Tu as entendu, François ? dit le loueur.

Le palefrenier s'empressa d'aller refermer les deux battants de la grande porte, et il donna un tour de clef, au grand chagrin des curieux qui flairaient une mystérieuse affaire.